

Avancer, garder et laisser...

*Ex 12 : 31-36 Ph 3, :1-16 Jn 12 :24*

On avance. Telle est l'expression favorite des Écritures pour évoquer le déroulement normal de la vie humaine à travers les années. Abraham, Jacob, David avancent en maturité, en sagesse, en âge. Au fur et à mesure qu'ils avancent, ils gardent certaines choses et en laissent d'autres derrière eux. C'est quelquefois l'effet d'un choix personnel. Ils remettent de l'ordre dans leur vie comme Jacob un certain soir au bord du torrent. Plus souvent c'est l'effet des circonstances, la force des choses s'impose, Abraham et Loth se séparent pour des raisons économiques.

« Laissant ce qui est en arrière et tendant vers ce qui est en avant, je cours vers le but... ». Cet aveu de Paul est peut-être l'un des plus personnels de l'apôtre. L'épître aux Philippiens n'est pas un écrit de jeunesse. C'est le ton d'un homme dont les principales décisions sont prises depuis longtemps et qui fait le bilan de sa vie. Il est un peu polémique, c'est son caractère, nous ne sommes pas surpris, là n'est pas l'essentiel. L'essentiel est dans ces mots : je laisse ce qui est derrière moi et j'avance vers ce qui est devant moi.

Que doit-on laisser derrière soi et que doit-on garder ?

Garder et laisser. Deux qualités dont la Bible affirme qu'elles sont partagées par l'homme et par Dieu. Dieu garde son alliance, sa parole, sa promesse. Il se souvient. Dieu laisse les fautes, le péché. Il oublie.

La part de l'homme de l'homme consiste à garder la parole de Dieu et laisser les fausses divinités.

Garder et laisser nous orientent vers le mystère de notre destinée.

Remarquons d'abord que garder et laisser sont de précieux auxiliaires de la vie. Le pouvoir de laisser consiste à se libérer du passé. Il permet d'avancer. Si le grain ne meurt, il reste seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Cette grande loi de la Nature, Jésus, prédicateur paysan, l'a énoncée. Le blé ne lève qu'à la condition de laisser son état de grain, c'est une évidence. Laisser a donc une valeur positive. Laisant derrière eux l'Égypte, terre qui ne fut pas que de servitude mais aussi d'une certaine prospérité, les enfants d'Israël marchent vers leur destin. Laisse aller mon peuple, demande Moïse au Pharaon, laisse-le poursuivre son chemin, laisse-le vivre. Ouvre-lui les portes de l'avenir en le dégageant de son passé.

En sens inverse, la vie garde toujours quelque chose du passé. C'est une condition pour avancer. L'information génétique contenue dans le grain de blé fait que la moisson à venir ne sera ni de seigle, ni d'orge mais bien de blé.

De même Israël n'a pas tout laissé de l'Égypte, loin s'en faut. Il a gardé certaines richesses matérielles et peut-être l'intuition monothéiste, énoncée pour la première fois bien avant Moïse par un Pharaon à l'allure étrange, Akhénoton. Mais surtout il a gardé le souvenir d'avoir été libéré par son Dieu et il s'est construit sur ce souvenir.

Ainsi avancer revient à trouver le point d'équilibre entre laisser et garder. Mais dans nos histoires personnelles ce point d'équilibre n'est pas si facile à atteindre.

D'un côté il y a l'écho d'événements ou de traumatismes depuis longtemps évanouis qui continuent de résonner en nous. Chacun a ses ombres qui l'immobilisent. Regrets

des années enfuies, des occasions manquées, des attachements brisés, des conflits anciens, des déceptions ou des injustices jamais digérées, des fautes commises, de ce qu'il a fallu abandonner en raison des circonstances... Le souvenir de tout cela est très tenace et nous le ressasons dans notre esprit.

La seule et nue volonté de laisser ne suffit pas toujours car dans le secret de l'inconscient, rien n'est réglé - les fantômes s'agitent et ils empêchent, par leur agitation, l'accomplissement auquel nous aspirons.

De l'autre côté nous gardons ce dont nous avons besoin pour poursuivre la route. Ce que nous sommes et qui pour une bonne part nous a été donné, légué par les autres. Y compris ceux qui ne sont plus. Car être mort ce n'est pas être plus rien. On ne devrait jamais déclarer que les morts qui ont compté dans notre vie ne sont plus rien car alors nous pactisons avec le néant. Au contraire un peu de la bénédiction attachée à leur vie est passé dans la nôtre. Ils sont désormais nos bons petits fantômes, ces présences invisibles et bienveillantes qui nous accompagnent de l'intérieur. Le Credo le rappelle avec la communion des saints...

Revenons à Paul. Que laisse-t-il derrière lui ? Sa rupture avec sa tradition de naissance et son appartenance pharisienne. Sa fierté transparaît chaque fois qu'il évoque son origine : « Je suis issu du peuple d'Israël, de la tribu de Benjamin, je suis hébreu fils d'hébreu, pour la Loi pharisien et pour la justice de la Loi, sans reproche... ». On n'abandonne pas d'un haussement d'épaule un héritage aussi considérable, un peuple si peu ordinaire, une appartenance qu'il ressent comme un privilège.

Mais il y a plus grave : « J'étais si fanatique que je persécutais l'Église ». Paul a un passé de persécuteur, un passé de violent. A-t-il indirectement du sang sur les mains ? Ce n'est pas impossible.

Il n'est pas vraiment simple de se dégager de ça. C'est lourd à porter devant les hommes et devant Dieu. Peut-être que la fameuse « écharde dans la chair », dont on suppose qu'il s'agit d'une maladie chronique dont il souffrait, a quelque chose à voir avec ça. Les Anciens savaient déjà que « l'âme souffre et le corps tombe malade ».

Alors que garde-t-il ? Il le dit : « J'ai été moi-même saisi ». Paul est un homme qui a été rencontré par une réalité inédite, celle du Christ. Il a été empoigné par elle et sa vie s'est réorientée à partir de ce saisissement. Il est devenu un homme différent, d'ailleurs il a changé son nom.

Sa foi exprime une résilience qui certes n'annule pas le passé (ce qui a été est bien réel) mais qui libère de la peine que ce passé continue de provoquer. Sous sa plume, laisser n'est pas oublier comme on traduit parfois mais plutôt désactiver l'ombre qui immobilise.

Paul a atteint le point de l'acceptation. Il a « accepté de perdre » une partie de ce qu'il était... Lorsque le passé est assumé, on cesse d'être submergé par lui. On cesse de ressasser. Le pouvoir de nuisance des choses qui sont derrière est supprimé et c'est ce qui importe. La peine que le passé provoque est en quelque sorte désactivée.

Tel est le sens du miracle de la mer au livre de l'Exode : les Hébreux sont protégés du passé menaçant de l'Égypte (l'armée de Pharaon lancée à sa poursuite) par la mer refermée qu'ils viennent de traverser. La mer refermée signifie pour le peuple que son passé de servitude n'aura plus de pouvoir sur lui.

À présent quel est le but de l'apôtre ? Qu'est-ce qui se tient devant lui ? « Mon but est de le connaître Lui et la puissance de sa résurrection ». Il veut connaître ce Dieu qui

est venu le rencontrer sur la route de Damas et pour lequel il a accepté de perdre une part de ce qu'il était.

Connaître : spontanément nous pensons au scientifique qui cherche à expliquer la réalité de la Nature et de l'Univers.

Ou bien au philosophe et ses raisonnements logiques. Mais l'apôtre n'est ni un scientifique ni un philosophe. Et Dieu n'est ni un phénomène naturel, ni une équation logique.

Ce n'est pas de cette connaissance-là qu'il s'agit.

Du point de vue la foi, connaître veut dire aimer et rejoindre. Paul sait bien que sa quête restera inachevée de ce côté-ci des choses, mais il y tend tout de même.

Au fond il nous parle du mystère de Dieu. Je prends une image. A certaines époques de l'année et par certaines conditions météo, le Rhône est noyé dans la brume. Cela n'empêche pas ceux qui sont familiers des lieux de s'aventurer sur le fleuve avec leurs barques à fond plat. Cette barque est semblable à ma vie spirituelle. J'avance dans la brume. Je n'y vois guère à plus de trois mètres et pourtant j'avance malgré les courants, les remous et les bancs de sable. Il y a un itinéraire qui se dessine au fur et à mesure. Petit à petit une perspective se dégage : je sens que je vais finir par rejoindre l'autre rive.

Pour finir qu'est-ce qui motive ma quête, qu'est ce qui me donne la force d'avancer ? Pour le scientifique ou le philosophe c'est clair : le désir savoir. Pour le chrétien, c'est autre chose. Ce qui le fait avancer est une certitude. Non pas tant la perspective de la résurrection finale que Dieu apportera au monde à la fin des temps, mais avant tout la certitude que Dieu est avec moi, l'expérience de la proximité de Dieu. Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin.

Et nous sommes-là, témoins imparfaits d'une vérité qui se tient cachée dans le brouillard. Nous sommes bien obligés de nous en contenter. Pourtant laissant ce qui est en arrière, nous tendons vers ce qui est en avant. Dieu veut rester dans le brouillard mais il l'a éclairci juste ce qu'il faut pour notre consolation.

Amen

*Vincent Schmid 5 février 2023*